Actes des congrès de la Société française Shakespeare

15 | 1997

Comment le mal vient aux hommes

L'Apparition du MAL : ses incarnations dans *Othello* et *Hamlet*

Charles Rossetti

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/shakespeare/1154>

DOI : 10.4000/shakespeare.1154

ISSN : 2271-6424

Éditeur

Société Française Shakespeare

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1997

Pagination : 151-162

Référence électronique

Charles Rossetti, « L'Apparition du MAL : ses incarnations dans *Othello* et *Hamlet* », *Actes des congrès de la Société française Shakespeare* [En ligne], 15 | 1997, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/shakespeare/1154> ; DOI : 10.4000/shakespeare.1154

L'APPARITION DU MAL : SES INCARNATIONS DANS *OTHELLO* ET *HAMLET*

I. Réserve de compétence

Il est vraisemblablement assez insolite qu'un agronome puisse avoir l'impertinence ou bien la présomption, d'apprendre quoi que ce soit de nouveau à d'éminents spécialistes de Shakespeare et d'être digne d'être écouté. Cependant je crois, en m'aventurant sur ce terrain, en l'explorant comme je le fais au Sahara qui constitue mon actuel terrain de travail, que la curiosité, ou le simple bon sens, peuvent pallier certaines déficiences d'ordre documentaire. Ce qui est mon cas certes. En écologie générale on est arrivé (et d'éminents chercheurs comme Prigogine l'ont démontré) à formuler des concepts nouveaux tout simplement en associant des disciplines aussi diverses que la physique, la chimie, la biologie, etc. Peut-être, et j'ose l'espérer, que l'apport de l'agronomie, de sa méthode, pourront apporter quelque éclairage sur un thème bien sûr très vaste : celui du MAL.

Parfois il suffit d'écouter, voire de s'écouter, pour découvrir un aspect significatif pour sa vie propre, avec l'espoir que l'on pourra faire partager cet éclairage reçu à d'autres : finalement la culture n'est peut-être essentiellement que la vertu de savoir transcender le quotidien, ce que Shakespeare, et je vais tenter de le montrer, faisait avec le génie qu'on lui connaît.

II. Méthodologie utilisée

Les hommes de science, de la grande science : quête d'une vérité toujours plus fuyante devant l'exploration du réel, s'accordent aujourd'hui, pour certains, à voir dans le chercheur qui formule une hypothèse rien d'autre qu'un

véhicule muni d'une benne ouverte capable de capter au passage d'un fait une relation supposée souvent plus générale que le fait isolé.

Encore faut-il que la benne soit bien ouverte : que le chercheur soit réceptif, et que son véhicule ne roule pas trop vite et aveuglément pour faire le point, comme nous disons en exploration. On y est amené, dans un territoire inconnu, à faire des rapprochements avec le connu, puis à regarder si les faits sont véritablement concordants et non seulement ressemblants.

Pour la réceptivité je rappellerai ce que fut mon sujet de baccalauréat en Suisse en 1946.

C'est un mot de Goethe : *Jedes Verständnis fangt mit Bewunderung an*. Difficile à traduire en français, langue plus précise, mais parfois moins suggestive que l'allemand. On pourrait suggérer : on ne comprend réellement que ce que l'on aime, ce qui n'est pas littéral, mais indique seulement la direction méthodologique que j'ai empruntée, au départ purement subjective.

Au hasard d'une lecture curieuse et ancienne et suite à la vision d'un film d'*Othello* à Moscou en 1966, j'ai découvert, et ai été SAISI par cette terrible menace de Iago :

It is engender'd. Hell and night
Must bring this monstrous birth to the world's light

que je me suis traduit (pour mes besoins propres) par ceci :

voilà que les jeux sont faits... les noces
entre l'enfer et la nuit mettront, à la
lumière du monde, ce monstrueux avorton

Heureusement qu'en français l'opposition des genres entre la nuit et l'enfer permet l'image des noces, ce qui ne serait pas le cas en allemand, à moins d'accepter des noces hermaphrodites. (*Nacht* et *Hölle* étant du même genre féminin, sans oublier que la devise des camps de concentration était *Nacht und Nebel*, nuit et brouillard). Deux désignations sur lesquelles je reviendrai.

N'oublions pas que pour notre génération la découverte des camps en 1945 par les actualités américaines fut un choc existentiel qui marque toute une vie. La sensibilité par rapport au mal, la mienne, se situe dans cet espace historique.

Donc je me suis simplement laissé porter par cette fantastique locution de Shakespeare pour tenter d'explorer son contenu, son contexte et chercher ailleurs son illustration, dans *Hamlet*, puis dans d'autres situations passées et actuelles.

En deux mots la méthode est simplement exploratoire par touches successives de rapprochements ou comme le suggère la psychanalyse, par associations, tout en restant conscient de la limite de la démarche.

III. Le saisissement de Iago (ou être saisi par Iago)

Je vais bien sûr supposer le drame d'Othello connu. Maurice CASTELLAIN dans l'introduction à sa traduction parue chez Aubier en 1971 en donne les origines dans des manuscrits du 16ème siècle parus à Ferrare. Je propose de nous plonger immédiatement dans ce que l'on pourrait appeler la malédiction de Iago¹. D'emblée le lecteur attentif est prévenu : Iago avoue à Roderigo apparemment témoin étranger à toute l'affaire qui va suivre son HUMILIATION : son chef OTHELLO lui a préféré, et malgré ses insignes services antérieurs, comme son premier lieutenant, un autre que lui. Un minable selon les dires de Iago, un incompetent.

Que se trame dans l'esprit de Iago une sombre machination, dominée par le mépris qui évolue en perversion. Iago continuera, malgré l'affront subi, de servir le maître : «I follow him to serve upon him...» (42)², Iago n'affirme là rien d'autre, et rien de bien inquiétant en disant qu'en servant l'autre, il se sert lui : c'est de tout un chacun. En revanche l'inquiétude commence à poindre chez nous sur la coloration de son caractère : «Were I the More, I would not be Iago... In following him, I follow but myself ; Heaven is my judge, not I FOR LOVE AND DUTY, but SEEMING SO, FOR MY PECULIAR END...».

Plus net et inquiétant est cet aveu de Iago : «I am not what I am»...

Ceci ne rappelle-t-il pas LE MOI EST UN AUTRE DE RIMBAUD ? Manifestement Iago a besoin d'aveux, et d'aveux non dissimulés. Ce qui sera dissimulé c'est son comportement. Comportement qui est parfaitement annoncé. Celui qui en fait l'aveu le paiera de sa vie, comme ce fut le cas, comme nous le verrons, pour tous les complices acolytes des grands que brièvement nous énumérerons. Comme si l'intention criminelle devait être avouée avant d'être accomplie. Nous touchons ici le noyau de notre question : COMMENT LE MAL VIENT-IL ?

Ce comment reste cependant ambigu ou ambivalent. Contient-il un POURQUOI ? Nous croyons que nous ne pouvons de façon satisfaisante répondre, ou illustrer le «comment» sans tenter de répondre au «pourquoi», quitte à quelque peu faire digression par rapport au texte, ce que les Shakespeariens voudront bien excuser. Mon orientation reste empirique, voire pratique. J'aimerais tirer du texte des enseignements.

Pouvons-nous «modéliser» (comme c'est la mode aujourd'hui dans les sciences) le SAISISSEMENT DE IAGO ? En tentant de le faire on pourrait suggérer les étapes suivantes :

- aveu de l'humiliation subie par Othello (nomination de Cassio à sa place)
- déclaration de sa haine envers Othello
- dissimulation de cette haine en prétextant de le servir
- montage d'une épouvantable cabale visant l'intégrité d'Othello
- révélation de cette cabale, tissu de mensonges et de complicités par sa propre épouse

Il n'est pas utile de raconter (et *mal* le faire) l'histoire d'Othello. Tout le monde la connaît. Il convient cependant d'en souligner trois éléments essentiels :

- la place des victimes de Iago essentiellement Othello lui-même et Desdémone auxquels il faut ajouter Roderigo et Cassio, mais qui font ici plutôt figure de comparses
- la révélation de la VÉRITÉ par une femme, la vérité étant féminine...
- la punition par l'autorité

Les victimes sont-elles innocentes ? Shakespeare ne fournit pas de réponse, mais on est en droit d'en formuler une. Othello apparaît comme un personnage largement aveuglé par ses passions, et peut-être par un certain sens d'étrange vulnérabilité compensée par une assurance disproportionnée.

Toujours est-il qu'il tombe bras ouverts dans tous les pièges de Iago. Son absence de discernement paraît flagrante. Iago, dans son extrême habileté (caractéristique des hommes saisis par leur perversion) l'a bien perçu, d'où la réussite de son complot. Et Desdémone ? A l'acte II confrontée à Iago, elle le révèle : «O, fie upon thee, slanderer !». On pourrait supposer qu'une autre femme par exemple celle de Iago eût averti son mari. Shakespeare ne le dit point, et l'on peut supposer que même si elle l'eût fait, dans son aveuglement, Othello ne l'eût pas écoutée.

La réussite partielle, mais coûteuse en sacrifices, de la machination de Iago, est bel et bien liée à des compromis de caractères de certains personnages clefs. Et il faut souligner, les exemples sont nombreux, y compris en histoire moderne, comme je le montrerai, que de telles compromissions, que l'on peut ramener à des manques de VIGILANCE sont la cause de malheurs, et de malheurs immenses. Loin de moi de voir en Shakespeare une trace ici de misogynie, bien au contraire puisque qu'il donne à une femme le rôle de révélatrice de la vérité. Il laisse supposer en Desdémone une nunuche. Une nunuche cependant pleine de grâces ce qui n'est ni incompatible ni antipathique, pour peu que l'on me permette de me situer.

IV. Le secret de Hamlet

Si j'ai pris en exemple, en contrepoint, le cas de Hamlet, c'est qu'il me semble «for all intenses and purposes» presque l'exact opposé de Iago. Denis de Rougemont, dans un essai publié en 1961 et référencé en bibliographie, a parlé du secret d'Hamlet et l'a rapproché de celui de Kierkegaard. Je renvoie aux développements lumineux de de Rougemont. Je citerai le léger gauchissement qu'il a introduit dans une déclaration fameuse et toujours citée de Hamlet. Ce sera ma conclusion. Des éléments très voisins se trouvent dans la situation de Hamlet et celle de Iago : l'humiliation, la dissimulation de celle-ci, la cabale, mais cette fois contre l'usurpateur et par la ruse, arme des faibles, mais aussi des pervers.

«The play is the thing wherein I'll catch the conscience of the king»

Acte II fin :

Le jeu voilà par quoi
Je piégerai la conscience du roi...

Par là Shakespeare a dit l'essentiel de l'œuvre du théâtre : piéger la conscience !

Je ne souhaite pas m'étendre sur le cas d'Hamlet. Un récent et savant ouvrage (cité) l'a fait. J'ai été surpris d'apprendre que la pièce d'*Hamlet* serait antérieure à celle d'*Othello*. Cette chronoséquence me paraît contredire ce que j'avance ici, à savoir que le dépassement de l'humiliation est postérieur, éthiquement parlant à son intériorisation corrective. L'homme n'est pas encore devant l'humiliation s'il la transforme en vengeance. Il *devient* homme éthique en la métamorphosant. Et l'éthique n'est pas une donnée mais un processus. C'est le domaine de la conquête continue et toujours, et à chaque génération, remis en cause.

Que l'éthique soit le domaine spécifique de l'humain, par rapport à la nature, pourrait être développé. La nature suit les voies d'une autre évolution que celle de l'homme. Son éthique n'est pas la même. L'homme n'est pas seulement un tube digestif. Je m'abstiens. La nature n'a pas d'autre but que la survie, et qu'elle ne soit pas amour, comme certains le prétendent, il suffit d'avoir assisté au carnage de gnous par les crocodiles d'un affluent du Nil, un spectacle répugnant, indicible de cruauté, pour s'en rendre compte. Il y a là combat pour la survie, et l'homme n'est pas loin d'accepter de survivre à n'importe quel prix. Que le prix payé puisse interdire toute survie morale, est justement le problème de l'éthique et le problème humain par excellence, je crois.

Voyons cependant ce qu'en dit Shakespeare dans Hamlet.

Think it no more
For nature crescent does not grow alone
In thews and bulk, hut as this temple waxes
The inward service of the mind and soul grows wide withal.

(Acte I. Laertes à Ophélie)

Cependant, plus tard, dans cet acte un marginal, officier de la garde déclare :

Something is rotten in the state of Denmark (I.5)

Et je prends ceci comme une déclaration de caractère prémonitoire (pour Hamlet), mais de valeur symbolique pour notre modernité. Pourris, notre société, notre état, nos hommes politiques ? Certes, mais non dans le sens où le déclarent les usagers des zincs de café. Ce serait trop simple et ainsi, pour peu, excessif et inéquitable.

V. Les enseignements de Shakespeare : mal et modernité

Ce n'est certes pas *hic et nunc* que la question pourra être abordée, voire même effleurée... Se pose un problème sémantique avec les trois termes principaux du titre de ce colloque : MAL, HOMME et COMMENT.

Le mal : faut-il définir ce qu'est le mal avant même d'en débattre ? Certes le français comme langue est généralement précis. Mais le mal en cette langue est un vocable ambigu. Ainsi j'ai peut-être mal interprété Shakespeare, mais je n'ai fait le mal que s'il y avait intentionnalité de tromper. En allemand ce piège est évité par l'emploi du substantif neutre «das Böse». On se rappellera du prétendu «(sogeannte) Böse» chez Konrad Lorenz. Femme est-il une désignation toujours comprise dans «homme», ou bien est-ce un terme générique ? Également l'allemand évite ce piège... sexiste. «Mensch» n'est pas «Mann», et certainement pas exclusivement masculin. Que l'on excuse mon ignorance du français... mais cette langue laisse subsister des doutes. Et puis le «comment». L'année dernière, j'avais proposé comme thème «l'émergence du mal». Pourquoi ? Parce que le mal, ou tout phénomène lié à l'homme, est *processus*. Donc une expression temporellement, souvent fort complexe. L'opposition entre bien et mal n'a qu'un sens conventionnel. Et ce sont donc des rapprochements que je vais me permettre de faire, et non des affirmations. Ces rapprochements courants en écologie (non politisée) se situent en amont de la formulation d'une hypothèse. Celle-ci suit. Si on a quelque chance, on arrive à la confirmer ou l'infirmer, ce qui en science revient au même. Seulement pour le faire il faut

avoir recours à l'expérimentation (ce qui dans le domaine humain, n'est guère possible), sauf cas d'abus des droits fondamentaux qu'ont violé les nazis avec leur pseudo-expérimentation. Expérimentation peut-être nécessaire dans le domaine médical et social, mais avec le plein consentement éclairé des cobayes.

Notre siècle, tout au moins en occident, vaut bien le royaume pourri du Danemark. Nombreux sont les prophètes qui le dénoncent, peu le voient en termes de processus. NACHT UND NEBEL, LE GOULAG, LE MASSACRE DU CAMBODGE, LA BOSNIE, LE LIBÉRIA, LE RWANDA... et d'autres drames font crouler notre conscience faible sous la honte, le dépit ou le désespoir. Dans ces cas une ressource naturelle de l'homme est le recours au bouc émissaire, une vieille tradition judaïque, reprise par la chrétienté sous forme du péché originel. Son équivalence. Ou bien l'oubli avec un enterrement en grande pompe et moult flagorneries.

Bien heureusement l'éthique évolutive ne s'arrête pas à ces bornes. Il y a cependant des rapprochements concevables : les Iagos-humiliés-vengeurs foisonnent, et ils foisonnent dans le monde des pouvoirs, et plus particulièrement dans celui des pouvoirs politiques.

Je prendrai pour exemples trois personnages dont certains traits se recouvrent assez bien avec le modèle Iago lancé à la lumière du monde par Shakespeare : Staline, Hitler et un troisième proche de notre pays, que je ne mentionnerai point, car il est trop proche, mais il rentre fort bien dans cette catégorie d'humiliés vengeurs pour qui toutes les manipulations, tous les mensonges sont rendus acceptables et présentés ou cachés comme bons afin d'atteindre un dessein présenté comme collectif et bon, mais qui n'est que le produit de la perversion. Et soif de pouvoir ou vulgaire vengeance.

On commence seulement à avoir des données sur le premier. On raconte par exemple que quiconque l'approchait de dos sans le prévenir, se trouvait les jours suivants au Goulag ou bien devant un poteau d'exécution. Frayeur enfantine non dominée ?

L'enfance de Adolf Hitler, Schickelgruber de son nom, est bien mieux connue. Grâce notamment à son œuvre autobiographique *Mein Kampf* et aux travaux de ERIKSON dans *Childhood and Society*. Les origines factuelles, non les profondes de la guerre de 1939, relèvent de la mise en scène coloration Iago de façon flagrante. On déguise des soldats allemands en polonais et prétend s'être fait attaquer. Je me rappelle encore les cris rauques : «um fünf Uhr fünfundvierzig wird zuruckgeschossen»³ !». Bien sûr on se défend si l'on est attaqué, mais quand on l'est pas ses propres soins le citoyen (civique) se pose des questions... que la politique ne se posait pas vraiment... sauf Churchill qui avait dit à propos de Munich : vous aurez le déshonneur et la guerre.

Quant au troisième personnage, il semble avoir organisé (pour se

défendre de sa nullité) un attentat contre lui-même, ce qui lui valut l'opprobre et la réprobation de toute une classe politique, humiliation dont il ne se remit que par des exactions et atteintes à la démocratie sans aucune mesure, dans un pays de droit, mais pourvu d'une constitution monarchique dont il ne fit qu'usurper, mais qui lui ouvrait les voies à tous abus.

Ceci relève de l'histoire documentée, mais ne nous rapproche guère de notre thème, sauf par une tangente quelque peu périlleuse.

VI. Les perversions

Le mal n'est guère un concept opérationnel. Déjà Nietzsche le montrait dans son *Jenseits von Gut und Böse*, une formulation, elle, claire.

Il nous faut admettre aujourd'hui que le menteur est détenteur de sa propre vérité et que le dialogue avec lui se situe à l'intérieur de son mensonge, et non d'après des critères d'objective vérité.

Le mal a été longtemps, et encore aujourd'hui, personnalisé. L'image de Satan, par exemple. Or, qui est Satan ?

C'est mon chien qui a répondu de la façon la plus concrète du monde : chaque fois que je sors l'aspirateur, j'ai droit à des grondements menaçants m'indiquant clairement que l'appareil est satanique. Il l'est d'ailleurs bien davantage que ne le suppose mon chien, car plus qu'éliminer la poussière, il la cache. En ce sens il est PERVERS. Car pervers est ce qui, ou alors qui ou bien une situation est perverse, dans la mesure où il ou elle *se nie ou se renie*.

Une autre histoire me revient à l'esprit. Ce devait être en 1966 à peu près. Le Général de Gaulle n'avait comme opposant intellectuellement de sa taille le directeur du *Monde*, Hubert Beuve-Méry qui le critiquait de très haut, ce que le Général, qui était plus vulnérable qu'on le suppose, ne tolérait guère. Un jour, à une réception, alors que Beuve Méry voulait une interview et qu'apparaît le Général, le journaliste le poursuit et lui dit c'est pour quand ? Le Général tourne les talons, puis se ravise et revenant vers Beuve-Méry lui dit : réfléchissez au Méphisto de Goethe qui se définit ainsi (et le Général cite l'allemand) : «Ich bin der Geist der stets verneint»⁴.

SE nier, se renier, ne pas vouloir regarder sa propre vérité, ou bien ne pas la faire voir à autrui, voilà peut-être des traits essentiels de la perversion. Pour peu qu'une perversion d'envergure, des trois personnages cités deux étaient d'envergure, une situation historiquement mûre, peut être révélée à elle-même par l'effet catalyse du personnage en question. Où se situe le mal ? Certainement pas au niveau de l'individu. Et c'est ce que Shakespeare a si pertinemment, si admirablement montré, dans *Hamlet*, par le piège du jeu, piège pour notre conscience.

Faut-il désespérer et Shakespeare est-il désespérant ? Faut-il désespérer de nous-mêmes ? Point, je trouve.

Job sur son fumier a souvent été invoqué comme cas désespérant,

d'autant plus que c'est par accord avec le diable que Dieu le laisse souffrir. Alors le mal serait-il inhérent à la création ? Et Primo Lévy ne pouvant plus supporter les souvenirs d'Auschwitz s'est suicidé en 1987, je crois. Et aussi parce qu'il ne pouvait pas répondre à la question : comment un Dieu peut-il être bon et tolérer Auschwitz ? Question que beaucoup se posent. Le Père Foucher dans un lumineux opuscule traite de la question du mystère du mal en relation avec Job. Il suggère cette image forte : Dieu, comme l'océan des terres émergées, se serait retiré de la création et aurait laissé agir la liberté et l'amour pour que l'évolution se fasse dans le sens d'un processus qui serait inévitable en direction de l'esprit. Simplement aussi parce que le mal et son origine sont intolérables à la vie et à la survie. Donc point de péché originel. Et si Caïn tue Abel, ce n'est pas tant par esprit de péché, mais parce qu'une situation historique d'alors, à savoir l'opposition entre les pasteurs nomades et les paysans sédentaires posait problème, comme aujourd'hui entre les Hutus et les Tutsis. Donc il y a épreuve, non punition. Le danger est de donner tout de go une valeur morale aux textes bibliques, alors qu'ils restent souvent purement attachés à l'histoire, mais prennent une valeur symbolique.

Paul Ricœur disait dans sa conférence de 1985 que la vie ne pouvait avoir de sens pour un penseur qu'en cherchant à résoudre le problème du mal. Et St Augustin renforçait ce propos en déclarant qu'il y avait assez d'obscurité dans le monde pour ne pas croire, mais assez de lumière... pour croire.

Et que dit Shakespeare ? Si l'on gauchit un tout petit peu, par une position de virgule différente l'exclamation toujours citée de Hamlet :

TO BE OR NOT TO, (comma), TO BE IS THE QUESTION.

CEPENDANT NE PAS ÊTRE A N'IMPORTE QUEL PRIX... PAS A CELUI D'UN TRIBUT A LA PERVERSION.

J'ajouterai une dernière remarque par rapport à des textes aussi chargés que celui d'*Othello* ou de *Hamlet*. Ce n'est pas tant par ce qui est raconté qu'ils me paraissent significatifs, mais par le fait qu'ils induisent des associations de pensées et de sentiments, qui les débordent et les rendent aussi présents que le serait une prière adressée au ciel, un ciel où Dieu n'a pas besoin d'être présent continuellement pour engager en soi et autour de soi un dialogue remettant tout en cause. C'est ce que font les musulmans pendant le Ramadan, et ce que le prophète leur a recommandé en engageant la Jiad, la guerre sainte qui n'est pas du tout la guerre contre autrui, mais contre soi-même, contre le mal, la perversion en soi-même.

BIBLIOGRAPHIE

- ALAIN (1936), *Mars ou la guerre jugée*, Idées, Gallimard.
- ARENDT, Anna (1966), *Erichmann à Jerusalem* (traduction française), Gallimard, 1966, Folio histoire, 1991.
- BASSET, Lytta, *Le pardon originel*.
- Collectif, *Ultime lettere da Stalingrado* (dernières lettres de Stalingrad, C. Bertelmann Verlag, Güterbach, non daté).
- DE ROUGEMONT, Denis, *Le mythe de l'amour*.
- DUHAMEL, Alain, *Portrait d'un artiste*, Paris, Flammarion, 1997.
- ERIKSÖN, Erik H. (1950), *Childhood and Society*, Pellican, 1975.
- FOUCHER, Daniel (Père), *Job et le mystère du mal*, Abbaye de Melleray, 1984).
- GOETHE, J.W., von (1770-1806), *Faust I*, Insel Verlag, 1942.
- HITLER, Adolf (1925-27), *Mein Kampf*, Band Fritz Eher Verlag, München.
- KAFKA, Franz (1935), *Erzählungen*, notamment «In der Strafkolonie» (La colonie pénitentiaire), Schoken Berlin ; version utilisée ici : S. Fischer Verlag, 1946.
- LECANU (abbé), *Histoire de Satan*, Paris, Tiquetonne, 1990.
- LEVI, Primo (1958), *Se questo è un uomo*, Torino, Einaudi.
- MACHIAVEL, Niccolo (?), *Histoire du diable qui prit femme*.
- MATHIS, Gilles & Sahel, Pierre, *Hamlet ou le texte en question*.
- MÜNSTER, Arno, *Nietzsche et le nazisme*, Paris, Kimé, 1995.
- PLIEVIER, Theodor (1943-44), *Stalingrad*, Int. Literatur, Moskau ; ici : Kiepenhauer & Witsch, Köln, 1983.
- RICŒUR, Paul (1985), «Le mal», conférence, publiée chez Labor & Fides, Genève, 1996.
- SEMPRUN, Jorge, *Mal et modernité*, Micro-Climats, 1995.
- SHAKESPEARE, William, *Othello*, Cambridge.
- , *Hamlet, Prince of Denmark*, Cambridge.
- , *Hamlet*, trad. française, Aubier.
- , *Othello*, trad. française, Aubier.
- , *Timon d'Athènes*, Centre Int. Création Théâtrale, 1974.
- STEINERT, Marlis (1991), *Hitler*, trad. en allemand de l'original en français (Paris, Fayard), Oscar Beck, München, 1994.

Note : dans la mesure du possible ont été indiquées les dates de première parution en parenthèses derrière le nom de l'auteur, les éditions utilisées figurent derrière le titre.

Remarques de l'auteur vers «l'arrière»

Il est toujours surprenant de revoir un texte écrit il y a de nombreux mois, présenté en séance sans notes, selon l'inspiration du moment, et non selon une construction «savante». La Société Shakespeare a eu du mérite, en la personne du Président Marienstras, d'accepter une intervention largement extérieure à ses préoccupations justement savantes.

Le thème, non du mal, mais de l'avènement du mal chez l'homme m'a paru si magistralement démonté dans ses mécanismes pervers par Shakespeare, dans *Othello* notamment, que je n'ai pu résister à le présenter dans ses prolongements actuels chez les autres, en Europe, mais aussi chez nous en France. On comprendra que le personnage auquel il est fait allusion dans notre pays ait été laissé à la discrétion de l'imagination de nos contemporains. Il ne s'agissait pas de personnaliser la problématique, mais de montrer comment Shakespeare avait ouvert une voie, par le théâtre, la force des images dans le langage, la voie d'accès à une conscience, à mon humble avis universelle, qui est conscience de perception des érosions, dans l'âme humaine, provoquées par les humiliations non assumées. Si les exemples de ravages, à tous les niveaux de la société, de la cruauté infligée comme réponse à l'humiliation subie, sont malheureusement et, pour notre malheur, très nombreux, les faits montrant le dépassement de ces humiliations subies par une réponse lumineuse d'offrande aux autres EXISTENT. Faut-il rappeler l'exemple du Christ ou celui, plus proche de notre modernité française, du Général de Gaulle ?

Ce qui m'a paru davantage intéressant, dans Shakespeare, c'est de découvrir, ignare que je suis, la précision quasiment horlogère de la construction-déconstruction des mécanismes psychologiques profonds à l'intérieur du thème du MAL, tout comme on découvre, dans Paul Diel (*Le symbolisme dans la mythologie grecque*), de tels mécanismes perçus par les Grecs dans les voies de mésaventures des héros.

Et il est rassurant aujourd'hui, où l'humanité semble perdre ses repères, de voir que nos ancêtres ont bien perçu et su présenter la problématique éthique qui nous agite aussi.

Ch. Rossetti

^N O T E S

¹ Ce qui pourrait constituer un sous-titre au drame de Shakespeare. Je vais davantage parler de Iago que d'Othello comme figure incarnant le mal ou, chez qui, l'avènement du mal est démontré dans de nombreux mécanismes significatifs.

² Ces références chiffrées sont fournies pour permettre au lecteur de retrouver dans le le texte les citations.

³ A 5h45 je fais renvoyer le tir.

⁴ Je suis l'esprit qui toujours nie.